

# 1

## **Tribu, ethnie, nation à Madagascar : peut-on corriger les dénominations ?**

par Jean-Pierre DOMENICHINI

Dans un pays où, sous-jacente à des variations apparentes et superficielles, existe fondamentalement une unité de civilisation, un pays où les différents dialectes de la langue ne recouvrent pas la localisation géographique des groupes humains actuellement individualisés, un pays où rois et princes ont souvent maintenu des alliances lointaines et entretenu une idéologie de l'identité des origines princières, un pays où, parfois par des déplacements forcés des populations, les rois ont modelé de nouvelles circonscriptions administratives dont on constate la persistance jusqu'à ce jour, l'administration coloniale a échoué dans son effort politique et scientifique de classification et de dénomination des groupes humains caractérisés. A rechercher les raisons de cet échec, l'on est naturellement conduit à étudier les catégories par lesquelles les auteurs malgaches eux-mêmes définissaient la situation des groupes humains de leur pays et comment ils les comprenaient, la comparaison des deux systèmes devant être instructive.

### **1. Bref rappel sur l'échec colonial**

« Peuplade », « race », « tribu », « ethnie », furent, au XX<sup>e</sup> siècle, largement utilisés pour désigner des groupes plus ou moins importants de la population de Madagascar. Si le premier, quoique largement utilisé dans la littérature coloniale, ne reçut jamais de consécration officielle (1),

---

(1) Le mot ne désigne plus alors, comme en français classique, un mouvement de migra-

les autres — ainsi que le mot « caste » — furent successivement employés à des fins administratives pour désigner des réalités humaines permanentes.

Au lendemain de la conquête, Gallieni avait inauguré une « politique des races » qui, avec des hauts et des bas, sous-tendit et informa l'action politique à différents moments de la période coloniale. Mais, s'il exprimait sans détour les conceptions de l'époque, comme, entre autres, le laissent entendre toutes les discussions raciales et racistes sur les origines malgaches (2), le terme de « race » n'était sans doute pas conforme au génie républicain de la France et à l'idée que le colonisateur, nouveau soldat de l'an II au service des droits de l'homme, se faisait de sa mission libératrice. Aussi l'Administration lui substitua-t-elle très vite dans ses discours et ses formulaires le mot « tribu », qui ne comportait apparemment pas la même connotation et qui semblait mieux adapté à la situation par son double caractère exotique et scientifique : en effet, malgré son origine, ce mot, dans la tradition française, ne désignait selon le *Dictionnaire universel* de Furetière (1690) qu'« une certaine quantité de peuple dont on fait la distribution en plusieurs quartiers », avec une référence assez floue aux tribus d'Israël et de la Rome antique ; mais, avec le développement de l'histoire et de l'ethnographie, il se chargea progressivement de tout un contenu savant renvoyant à des terres ou un passé lointains. Le mot fit fortune et entra dès lors dans le français fondamental de Madagascar pour désigner « les dix-huit tribus » auxquelles ultérieurement, dans ses discours et interventions publiques, le président Tsiranana ajouta officiellement une tribu nouvelle, celle des Français.

Mais, dès l'époque coloniale, le nombre des dix-huit tribus de Madagascar varia de quinze à vingt-cinq selon les auteurs ou selon les acteurs de cette répartition tribale. La réflexion sur la nature des « tribus » de Madagascar, sur les conditions historiques de leur formation — que celle-ci soit le résultat d'une décision extérieure et imposée ou l'aboutissement d'un processus endogène —, sur la conscience de l'appartenance tribale et les circonstances où celle-ci est mobilisée, conduisit à distinguer « petites » et « grandes tribus » et finalement fit apparaître presque autant de cas particuliers que de tribus officielles. Aussi, s'ajoutant au progrès général de la recherche ethnologique et à l'affinement des définitions de la « tribu » (3), cette réflexion conduisit-elle à recourir à une nouvelle dénomination. Hubert Deschamps, au lendemain de l'indépendance, généreusement mais en vain, proposa d'user « pour désigner cette notion, à la fois floue dans ses origines et précise dans les sentiments, du mot assez

---

tion définitive (une « inondation de gens qui viennent chercher des terres pour habiter », selon Furetière à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle), mais il a pris le sens à connotation fortement péjorative que nous lui connaissons aujourd'hui : c'est un mot qui littéralement « hérissé », « donne la chair de poule » à certains Malgaches de la génération qui avait demandé et, en 1960, obtenu l'indépendance.

(2) J.-P. DOMENICHINI, 1981.

(3) Sur ce point, cf. M. GODELIER, 1980.

vague de "peuples". Il a l'avantage de ne présupposer aucune interprétation ni aucune institution, mais de comporter l'idée d'une même appartenance, d'une conscience politique au stade ancien. Il permet de parler des "peuples malgaches" dans le sens traditionnel et du "Peuple Malgache" dans l'acception nouvelle (4) ». On lui préféra toutefois le mot « ethnologie ». Mais ce dernier n'était pas lui non plus satisfaisant, autant parce qu'il se chargeait du fardeau assumé auparavant par « tribu » que parce qu'il retrouvait une intense connotation de « race », même chez des utilisateurs qui ne savaient pas un mot de grec (5). Aussi les auteurs s'ingénierent-ils à en éviter l'emploi par écrit et, en cas de réel besoin, à en atténuer la brutalité dans des expressions de substitution comme « groupe ethnique », « distinction ethnique », « origine ethnique », etc. (6). De toute façon, le changement de dénomination n'a pas mis fin aux hésitations de « tribu » dans la délimitation des unités de population envisagées et dans l'individualisation des groupes : ainsi, dans une région, la partie et le tout qui, à certains points de vue, comprend celle-là, seront uniformément dénommés « groupe ethnique » (7).

Il est inutile, dans le présent cadre, de poursuivre plus au fond. Il est plus important et, *a priori*, plus justifié de cerner les catégories malgaches désignant les tribus ou groupes ethniques de Madagascar.

## 2. Des mots malgaches trop hâtivement définitifs

En s'engageant dans cette voie, on s'étonne tout d'abord de se trouver devant un terme malgache qui semble se superposer exactement à la nomenclature de langue française tout en évitant les incertitudes et hésitations. *Foko*, ainsi que le montre la lecture de la presse malgache actuelle et ainsi qu'il ressort d'un sondage rapide auprès de locuteurs malgaches — une centaine d'amis (citadins et cadres supérieurs) et d'étudiants de l'université —, désigne les mêmes réalités que le français a successivement voulu désigner par « race », « tribu » ou « ethnologie », et se traduirait en français par « tribu ». De même *adim-poko* (litt. « le combat de *foko* ») est spontanément traduit par « lutte tribale » et « tribalisme », ce dernier terme comportant par définition, selon nos informateurs, l'idée d'opposition et de lutte ; d'ailleurs une forme locale de marxisme fait du *adim-poko*, « la lutte des clans », l'équivalent, adapté à la situation malgache (?), de « la lutte des classes » des sociétés industrielles.

(4) H. DESCHAMPS, 1961.

(5) Sur le concept d'ethnologie, cf. G. de ROHAN-CSERMAK, 1980.

(6) Ainsi J. POIRIER, 1969.

(7) Cf. le titre de D. COULAUD, 1973.

La consultation du grand dictionnaire malgache de M. Régis Rajemisa-Raolison, le *Rakibolana malagasy*, confirme que le *foko* est constitué de « l'ensemble des gens ayant même origine », et, par le mauvais exemple des Antemoro, nous fait comprendre que le *foko* correspond bien à la tribu ou à l'ethnie (8) selon l'usage administratif de l'époque coloniale. Mais ce n'est là que le second sens de *foko*. Au premier qui nous est donné, le *foko* est « l'origine où l'on est apparu (*fiaviana nisehoana*), la relation-qui-unit-à-un-ou-des-ancêtres/l'ancestralité (*firazanana*) » ; malheureusement, ni l'exemple, qui se situe à un niveau très général (9), ni la définition de *firazanana*, qui renvoie à *foko* (10), ne permettent de mieux comprendre chacun des deux termes.

L'analyse d'ensemble du vocabulaire malgache la plus complète est celle du *Firaketana*, le grand dictionnaire encyclopédique que le pasteur Ravelojaona dirigea de 1936 à sa mort, en 1956. C'est là un texte important non seulement à cause de la personnalité même de Ravelojaona, qui écrivit sur Madagascar et mena la résistance protestante à la colonisation pendant plus d'un demi-siècle, mais aussi parce que le rayonnement de cette personnalité en faisait le maître à penser des militants nationalistes. A l'article « Foko » (11), avant de procéder une nouvelle fois, l'ayant déjà fait à l'article « Firenena » (12), à un plaidoyer pour la reconnaissance de l'existence de la nation malgache, une par l'origine de ses habitants, par sa langue, par ses mœurs et coutumes et par sa religion, l'auteur constate l'existence de trois niveaux dans l'organisation sociale : celui du *fianakaviana*, « la famille », celui du *foko*, « la tribu », et celui du *firenena*, « la nation ». A ce moment de la réflexion, l'on serait en droit de se demander si, en définitive, face à un paysage social et humain découpé globalement de façon identique et face à une nomenclature malgache bien fixée, l'incertitude de la terminologie française ne tiendrait pas plutôt à ces insupportables connotations qu'ignorerait le malgache.

La conclusion serait téméraire et prématurée, une lecture plus attentive du même texte nous rend plus sensible l'embarras de l'auteur de l'article « Foko » — embarras provoqué par la rencontre non maîtrisée des préoccupations d'une science coloniale *a priori* tenue pour véritable et universelle et d'un savoir social malgache qui est comme refusé par une forme de dogmatisme. Je m'explique. Les préoccupations de la science coloniale apparaissent nettement dans les considérations sur l'origine biologique des populations malgaches, dont, à la fois, l'unité est

---

(8) R. RAJEMISA-RAOLISON, 1985, p. 380 : « *Ny fitambaran'ny olona iray fiaviana : Ny foko Antaimoro dia iaraha-mahalala fa taranaky ny Arabo* ».

(9) *Ibidem* : « *Na foko inona ianao na foko inona, Malagasy ihany* » (« Quel que soit ton *foko*, tu es bien Malgache »).

(10) *Ibidem*, p. 329 : « *Firazanana : Foko niaviana* » (« Le *firazanana*, c'est le *foko* dont on est originaire »).

(11) RAVELOJAONA, 1951, pp. 625-627.

(12) *Ibidem*, pp. 561-562.

affirmée et la diversité constatée. Il en est de même en matière de langue, où l'essentiel semble bien le désir de tourner le dos à l'Afrique et de glorifier la supériorité merina. Il en est encore de même en matière d'organisation sociale, où il apparaît qu'il existe un niveau, « celui que les Européens appellent clan », pour lequel, les Malgaches n'ayant pas de mot pour le désigner, l'auteur propose *zana-poko*, « enfant de *foko* », ou *zandrim-poko*, « cadet de *foko* ». Encore que les exemples donnés montrent une réelle confusion : des statuts hiérarchiques dans l'organisation politique (*andriana*, *hova*, *mainity*) n'ayant rien à voir avec le clan sont dénommés *zana-poko* et des groupes territoriaux roturiers (Tsimahafotsy, Tsimiamboholahy...) sont appelés *zandrim-poko*. Quant au savoir social malgache, il resurgit quand l'auteur dit que, dans la vie quotidienne, les gens désignent par le mot *foko* ce qu'il avait proposé d'appeler *zana-poko* et *zandrim-poko*. Il resurgit aussi quand, pour s'expliquer, il est comme obligé d'utiliser d'autres mots malgaches : celui de *firazanana*, auquel renvoyait déjà le *Rakibolana*, tout comme celui de *toko*, qui, dans le texte, représenterait une unité plus grande que le *firenena*, « la nation », alors que nous savons bien que la seule Imerina, au XIX<sup>e</sup> siècle, en comportait six.

En définitive, la clarté de la terminologie actuelle du malgache officiel n'était qu'un leurre, celui de l'image sans demi-teinte que le nationalisme opposait et retournait comme un miroir à son vis-à-vis européen, sans tenir compte des incertitudes de celui-ci. En fait, c'est dans des situations au moins relativement intactes de toute influence contraignante de la science européenne, coloniale ou précoloniale, qu'il nous faut essayer de trouver les éléments d'une réponse à nos interrogations.

### 3. L'ancienne nomenclature malgache

A cet égard, Madagascar nous offre assez exceptionnellement le cas d'un pays possédant l'important fonds des archives de l'ancienne monarchie, un volumineux corpus de traditions orales transcrites au XIX<sup>e</sup> siècle, et des ouvrages écrits à l'époque par des intellectuels qui, s'ils pouvaient certains renseignements dans les livres des auteurs européens, ne s'en laissaient pas facilement conter et savaient discuter les opinions des uns et des autres. Le second avantage est souvent de pouvoir trouver, dans les limites insulaires, différentes variations et modulations régionales dont l'étude peut conduire à retrouver la partition originale. Sans attendre, je préciserai que je ne pourrai donner ici les résultats d'une enquête exhaustive, mais ceux d'une sorte de sondage dans chacun des domaines envisagés. Il me semble que mes conclusions, par leur cohérence qui n'était pas préconçue, présentent une grande vraisemblance.

N'auraient-elles qu'une utilité, ce serait celle d'ouvrir à la recherche malgachisante un domaine qui reste inexploré.

De façon générale, disons que la correspondance officielle, les discours et les écrits du XIX<sup>e</sup> siècle n'utilisent jamais le mot *foko* au sens de « tribu, ethnie ». On peut d'ailleurs se demander si ce dernier concept pouvait avoir quelque sens à Madagascar quand on constate qu'écrivant en anglais, Raombana, qui étudia en Angleterre dans les années 1820, n'utilise qu'une seule fois le mot *tribe*, dans le tableau général qu'il brosse du pays, et dans un contexte tel qu'on ne peut savoir le sens précis qu'il donnait à ce mot (13). Quant au mot *foko*, lorsqu'il apparaît, il est souvent lié à d'autres mots ou expressions, non seulement les expressions composées à partir du mot *foko* lui-même : *fokontany*, « le *foko* de/par la terre », *fokonolona*, « le *foko* des/par les personnes vivantes », *fokom-pirenena*, « le *foko* des/par les *firenena* », mais encore le mot *firenena* lui-même, que l'on pourrait traduire rapidement par « patrie », et les mots qui évoquent la relation biologique ou simplement généalogique entre un homme ou un groupe d'hommes et des ancêtres immédiats ou lointains personnalisés ou indéfinis (*karazana*, *teraka*, *taranaka*, *firazanana*). C'est donc cet ensemble de concepts qu'il convient ici d'étudier globalement.

### Le « *foko* »

Le *foko*, dans le langage administratif de l'ancienne monarchie, ne désigne jamais la tribu de l'époque coloniale, mais des unités de population très petites et inférieures au *firenena*. Il en est ainsi dans cette requête concernant l'exercice d'une autorité subalterne et présentée à la reine Ranavalona I<sup>re</sup> par l'intermédiaire du gouverneur de Mananjara : l'unité d'administration dans le système de regroupement des sujets par centurries et par mille comporte ici plus d'un *foko*, et même, sans doute, plus d'un *firenena* (14). Le *foko* est donc un petit groupe (15), dont la tendance unitaire (16) est renforcée par la proximité généalogique des ancê-

(13) RAOMBANA, 1980, p. 47 : « *Circumcisions are practiced by all the people of the different Tribes of Madagascar.* »

(14) ARM, III CC 183, 6 Asombola 1856, 13 R<sup>o</sup> à 14 V<sup>o</sup> : « *Ary lazao amy ny Ifohitandroka sy Indialaza fa ny Vahoaka tsy mba azo zaraina fa izay omeko ny saina ataoko lehibe dia hatoniny olona. Koa raha izy iray foko iray firenena hiany dia asaovy manatona any Ifohitandroka ny olona sy Indialaza. Fa raha mba lehibe Indialaza, dia lefitry Ifohitandroka. Ary raha tsy iray foko sy iray firenena izy, fa samy hafa dia samy mitotra amy ny azy izy. [...]* »

« *Ary dia niteny Indialaza : [...] Fa efa re izany ny fiteny n'Andriana koa izahay sy ry Ifohitandroka tsy iray foko tsy iray firenena fa samy hafa fa raha ny isan-jato isanarivo Vorimo tsy misy hafa kandrefa samy manana ny fehiny hiany [...].* »

(15) « *Foko madinika* », rappelle Rainandriamampandry (1970, p. 124) dans son *Tantarany Madagascar* mis au point entre 1874 et sa mort en 1896.

(16) ANDRIAMANANTSIETY, 1891, p. 106 : « *mbola nikambana hoatry ny foko iray izy.* »

tres des individus qui le composent (17). L'importance du lien ancestral est telle que *firazanana* peut en venir à désigner — exceptionnellement il est vrai sous la plume d'Andriamanantsiety — le *foko* lui-même (18). Les différents exemples de *foko* qui sont donnés par nos textes concernent autant des groupes de statut princier ou royal, *andriana* ou *ampanjaka*, que des groupes roturiers. Vus par un homme dont les connaissances proviennent d'abord de son expérience du pays merina, les Maroseranana, qui donnent les rois de l'ouest et du sud-ouest de Madagascar, sont un *foko* (19), aussi bien que, d'une part, les Anakara et, d'autre part, les Antetsimaito, qui sont, en pays antemoro, des petits nobles n'ayant pas de sujets et ne recevant pas de redevances (20) : les premiers descendant de Ramalitavaratra, les seconds d'Andriantsimeto Ranaha, tous deux compagnons de Ramakararo (21). En pays merina, les Andriantompokoindrindra forment un *foko* (22) qui est composé des descendants d'un prince ayant vécu dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et qui est installé dans différentes localités. Mais le *foko* n'est pas un groupe de descendance illimitée. Ainsi le *foko* Andriantompokoindrindra commença-t-il avec cet ancêtre éponyme, alors que la généalogie d'Andriantompokoindrindra lui-même est connue pour les trois siècles précédents, puisqu'il s'agit de la généalogie des rois. On perçoit également des ruptures du même ordre dans le groupe de descendance d'Andriandroka : se plaçant du point de vue de Ratsimandafika, descendant d'Andriandroka à la huitième génération et contemporain d'Andriantompokoindrindra, l'on voit que le *foko* dont il est venu n'est que l'un de ceux qui composent la descendance (*taranaka*) des anciens Vazimba, et ne coïncide pas avec la généalogie connue (*firazanana*), de même qu'à partir de Ratsimandafika ses descendants ont donné naissance à plusieurs *foko* vivant dans le pays antehiroka (23). Un exemple de *foko* roturier nous est donné par Rainandriamampandry lui-même dans son autobiographie : « Tsimiambohohalahy est mon *firazanana*. Et Zanakarivo est le *foko* d'où sont venus mon

---

(17) *Ibidem*, p. 106 : « Ary ireo *foko* [forme simple mise ici pour *fokon'olona* utilisé précédemment et auquel le mot renvoie] *Ntaisonjo ireo toa olona mifanakaiky kokoa amy ny firazanana, ka izany no niraiany ho foko iray.* »

(18) *Ibidem*, p. 106.

(19) *Ibidem*, p. 82 : « *misy tsy fifanarahan'izy iray foko.* »

(20) *Ibidem*, p. 73 : « *fa ny Anakara sy Ntaitsimeto kosa dia Andriana ampokony hiany.* » Ils ne sont *andriana* que dans leur *foko*.

(21) D. ROLLAND, 1985, pp. 93 et suiv.

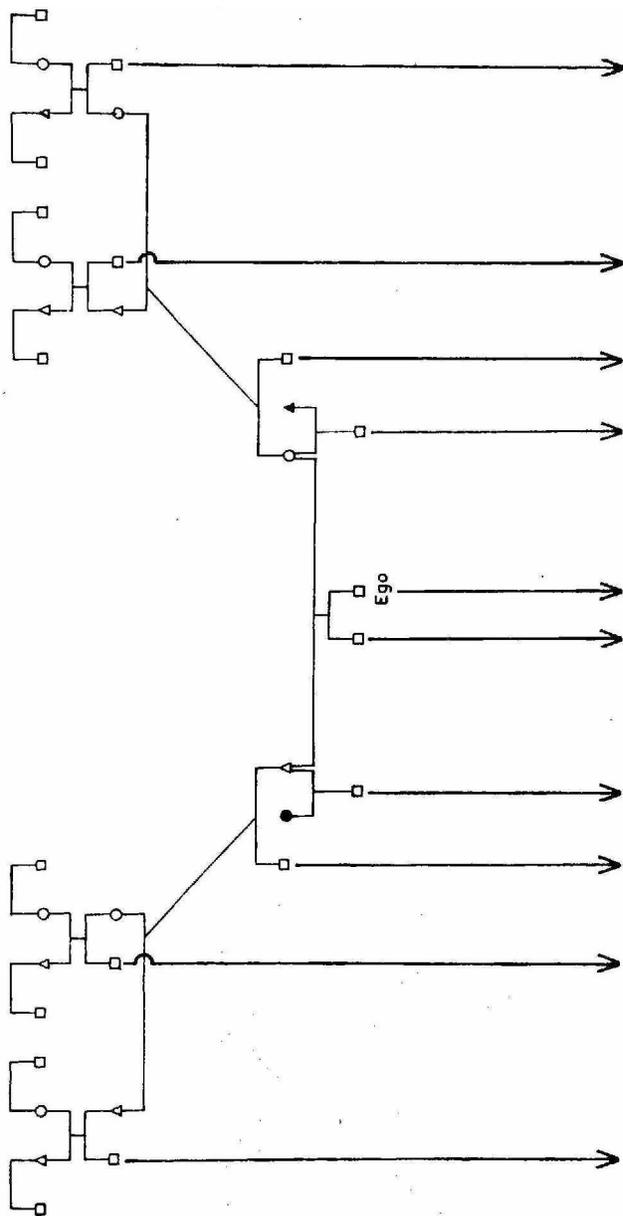
(22) RAINANDRIAMAMPANDRY, 1970, p. 124.

(23) T.R. et P.R., 1907, p. 51 : « *Ny foko nihavian-dRatsimandafika dia taranaky ny Vazimba izay nanjaka taloha teto Imerina, fony Imerina manontolo tsy mbola azon'ny Hova. Ary araky ny voalazan'ny mpitantara dia toy izao no firazanany : Andriandroka no razambeny voalohany indrindra [...].*

« *Araky ny voalazan'ny mpitantara sy ny hita amin'ny atao'ireo foko sasany ao Antehiroka [...] amin'ireo razany tarana-bazimba ireo, dia izy no tarana-dRatsimandafika sy Andriambodilova mbola hita ankehitriny...* »

# EXTENSION ET LIMITE DE LA PARENTÉ « FOKO » EN PAYS MASIKORO

(Les autres conjoints • et ▲ des parents d'Ego sont choisis à l'extérieur de la parenté « foko » d'Ego)



père et ma mère (24) » ; et l'on sait qu'à l'intérieur des Tsimiamboholahy efa-dray efa-dreny « Tsimiamboholahy aux quatre pères et aux quatre mères » qui dans l'autobiographie de Rainandriamampandry est donné pour *firazanana*, il existait donc quatre groupes désignés soit objectivement par *fizaràna*, « la division » (25), soit par le mot *toko*, « le groupe » (26), et chacun de ces groupes comportait un certain nombre de *foko* (27) : les Zanakarivo se situent à ce niveau le plus bas de l'organisation des Tsimiamboholahy.

Le mot *foko* renvoie donc au vocabulaire de la parenté que l'on trouve encore dans d'autres régions de Madagascar et auquel il faut se reporter pour mieux définir le mot, et éventuellement mieux comprendre l'évolution de son sens. En pays betsimisaraka, dans la région de Mananara-Nord, et d'après les données fournies par M. Eugène-Régis Mangalaza, le *fôko* est un groupe qui descend d'un homme et qui comporte, semble-t-il, les sept générations qui le suivent, selon le principe du *lo ambôra* (28). Dans un ouvrage très attachant, *Bekoropaka. Quelques aspects de la vie familiale et sociale d'un village malgache*, M. Henri Lavondès distingue pour une autre région de Madagascar les parents *foko*, « parents proches » des parents *longo*, « parents éloignés, alliés et parents conventionnels ». La parenté *foko* est définie par rapport à ego et comprend 1) les huit arrière-grands-parents, 2) les frères et sœurs de ceux-ci (mais non leurs descendants) et 3) tous les descendants en ligne indifférenciée des premiers (29). Dans ces deux systèmes — betsimisaraka et masikoro — où le *foko/fôko* ne semble différer que par la profondeur généalogique considérée, et où il joue le même rôle pertinent pour le choix du conjoint selon une idéologie exogamique, il forme un groupe relativement petit et « un système de référence, dit M. Lavondès, qui n'est valable que pour ego et ses frères et sœurs (30) ». Apparemment, donc, le *foko*, ici, en ce qu'il est un groupe variant avec les générations (31), ne permet pas l'établissement de groupes distincts de parents comme en Imerina et d'autres régions de Madagascar. Mais il s'agit là, dans l'histoire vécue de ces groupes, non d'une opposition mais d'une variation, puisque, chez les Masikoro, où tout homme a huit ancêtres, est maintenu le souvenir de huit appartenances claniques antérieures (32) donnant une

---

(24) ARM, SS 15 : « *Tsimiamboholahy no firazanako. Ary Zanakarivo no foko nihia-viany ny raiko sy ny reniko.* » Ce texte nous a été communiqué par M. Manassé ESOAVELOMANDROSO.

(25) RAINANDRIAMAMPANDRY, 1970, p. 70.

(26) *Ibidem*, p. 124.

(27) *Ibidem*, p. 125.

(28) E.R. MANGALAZA, 1984, pp. 102 et 114.

(29) H. LAVONDÈS, 1967, pp. 44-46.

(30) *Ibidem*, p. 46.

(31) E.R. MANGALAZA, 1970, p. 114 : « *Sady mahazo am-pôkon-dray no am-pôkon-dreny* », dit-on d'un enfant. Il reçoit à la fois du *fôko* de son père et du *fôko* de sa mère.

(32) H. LAVONDÈS, 1967, p. 40 : « *Kila olo mana raza valo.* »

profondeur généalogique souvent difficile à estimer, et que les groupes distincts de parents selon l'autre conception fréquente ne sont jamais définitivement établis. De façon générale, le *foko* est, à notre connaissance, toujours ressenti comme délimitant l'ensemble — variable selon les régions et les statuts hiérarchiques — de la parenté proche (33), ceux que le malgache officiel nomme *mpihavana akaiky* et que réunit une ascendance commune.

### Le « *firenena* »

Le *firenena*, « relation existant entre un individu et une (ou des) mère(s) ; ensemble des individus qui sont dans la même situation de relation avec cette (ou ces) mère(s) », est un dérivé de la racine *reny*, « la mère » et, par référence à « patrie », pourrait se traduire par « matrice ». En fait, si, par la racine dont il est dérivé, le mot fait référence à une filiation matrilinéaire et, comme l'ont montré nos enquêtes, peut désigner en Imerina, chez les Andriana et les Mainty, des groupes restreints de filiation préférentiellement matrilinéaires, le *firenena*, qui, comme le *foko*, se donne souvent pour descendre d'un individu, le peut aussi bien d'une femme (34), et même d'une ondine (35), que d'un homme (36). Pas plus que le *foko*, le *firenena* ne comprend tous les descendants de l'homme le plus anciennement connu : ainsi les trois *firenena* antaisaka se reconnaissent-ils un ancêtre commun au-delà des trois frères qui sont la source de chacun d'eux.

Mais il est plusieurs traits qui différencient pratiquement le *firenena* du *foko*. Le *firenena* est d'abord le fait du nombre (37) et de la puissance, sur lesquels les textes insistent constamment (38). Le *firenena* peut également déborder le groupe de parenté que supposerait le mot et, par exemple, comprendre des gens qui, vaincus et dominés, ont perdu leur ancienne identité ancestrale et ont été intégrés au *firenena* vainqueur (39). Un *firenena* peut aussi comprendre un ensemble de gens qui se sont progressivement rassemblés et entre les ancêtres desquels n'existait aucun lien de parenté ; ces gens ont toutefois créé cet espace de liberté, de sécurité

---

(33) Situation extrême peut-être, M. Manassé Esoavelomandroso me signale l'usage (ou un des usages ?) en pays mahafaly du mot *foko*, qui ici désigne un homme, ses enfants et petits-enfants.

(34) ANDRIAMANANTSIETY, 1891, p. 83 : les Zanaserana et Zafinandroy.

(35) *Ibidem*, p. 85 : Rakembarano serait l'ancêtre des Ntaimatangy.

(36) *Ibidem*, p. 73 : les Ntaivondrona et les Ntaivato ; p. 78 : les Zafinisoro ; p. 82 : les Zafitoamanana ; et p. 99 : les Zafimboaziry.

(37) *Ibidem*, p. 112 : « *Samy olom-bitsy izy ireo, ary na izy isam-pahadiminy izany, tsy ampy ho firenena...* »

(38) RAINANDRIAMAMPANDRY, 1970, p. 23 ; ANDRIAMANANTSIETY, 1891, pp. 86 et 92...

(39) *Ibidem*, p. 86.

et de solidarité que l'on espérait, vainement parfois, des *firenena* à ancêtre unique (40).

Finalement, plus que de la parenté qui s'impose, le *firenena* ressort du domaine des institutions politiques que se donnent les hommes, et des choix et stratégies de ces derniers. Le *firenena*, en effet, a une base territoriale, parfois obtenue par conquête (41), et c'est souvent un terme géographique qui, pour le désigner, se substitue au nom de l'ancêtre connu (42). La création d'un nouveau *firenena* nécessite de rompre avec celui auquel on appartenait (43), avec le prince ou le roi que l'on servait (44) — éventuellement en marquant cette rupture par l'abandon de l'interdit (*fady*) jusqu'alors respecté et ressenti comme le fondement de la cohésion du groupe que l'on quitte (45) —, et d'instituer les marques politiques de l'indépendance (46). Dans l'optique évolutionnaire de la tradition, les anciens *firenena* en Imerina auraient correspondu à ces petites unités politiques qu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle le roi Andriamasinalona aurait regroupées en un seul royaume et État (47).

La « mère » qui est à l'origine de ces *firenena*, moins qu'une femme, serait plutôt celle — idéale — qui permet de s'établir, qui nourrit, qui protège et garantit la stabilité des statuts sociaux, et qui assure une nombreuse postérité. C'est une mère que l'on peut choisir, autour de laquelle on se rassemble et qui vous adopte. Et l'on comprend pourquoi le mot *firenena*, au sens de groupement restreint de filiation préférentiellement matrilineaire, est employé dans les groupes *andriana* et *mainity*, qui, justement, exerçaient le pouvoir politique et assuraient normalement les différentes fonctions de la mère idéale. L'on comprend aussi que, dans l'emploi courant au XIX<sup>e</sup> siècle, le large champ sémantique du mot lui ait permis de désigner aussi bien le lignage (48) que le *toko* territorial de l'Imerina (49) ou les nations étrangères (50), et que les traducteurs de la Bible protestante l'aient choisi pour rendre ce que la version française nomme « peuple », « nation », « tribu [d'Israël] », « tribu paternelle », alors que *foko* y désignait la « famille » large et *fianakaviana* la « maison paternelle » (51).

(40) *Ibidem*, p. 98 : les Ntaivato.

(41) *Ibidem*, pp. 78 et 86.

(42) *Ibidem*, p. 86.

(43) *Ibidem*, p. 98.

(44) *Ibidem*, p. 73.

(45) *Ibidem*, p. 98.

(46) *Ibidem*, p. 86.

(47) RAINANDRIAMAMPANDRY, 1970, p. 23 : « Ireo firenena mahery ireo, dia nakamban'Andriamasinalona ho fanjakana tokana... »

(48) J.-P. DOMENICHINI, 1985, p. 390 et peut-être 482.

(49) *Ibidem*, p. 92.

(50) *Ibidem*, p. 230 et p. 270.

(51) *Ny Soratra Masina*, 1965, réimprimée de l'édition de 1908-1909. Cf. particulièrement : Exode, I, 9 ; XXXI, 6, 13, 24 ; Nombres, I, 2, 4, 16.